

Le dessein donc estant formé, ils amassent l'un & l'autre secrètement des troupes, donnent le mot à leurs amis & à leurs vassaux & font en peu de temps un corps d'armée de douze mille hommes. Il y avoit peu de temps que le Cubo avoit élevé Mioxindono à de nouvelles dignitez & qu'il luy avoit fait des graces fort extraordinaires. Ce monstre d'ingratitude faisant semblant d'aller remercier l'Empereur, approche jusqu'à demie lieuë de Meaco, sans que personne se doutast de son dessein; car il faisoit courir le bruit qu'il alloit remercier l'Empereur des biens qu'il luy avoit faits & des nouvelles dignitez dont il l'avoit honoré.

VII.
Trahison
de Mioxin-
dono.

Il entre donc dans le Palais, & après quelque discours il prie le Cubo de luy faire l'honneur de se trouver à un festin qu'il luy avoit préparé dans un Monastere de Bonzes proche de la Ville. L'Empereur qui estoit un Prince fort éclairé & qui sçavoit qu'il y avoit des troupes autour de Meaco, se voyant invité à un festin commença à entrer dans quelque défiance & s'en excusa le mieux qu'il put. Mais le traître joüa si bien son personnage & le pressa d'une maniere si engageante, qu'enfin le bon Prince y consentit, pourvû que ce fût dans le Palais & dans l'appartement de sa mere. Cette partie fut faite le Samedi d'après la Pentecoste, l'an 1565.

VIII.
Fuite du
Cubo.

La nuit suivante le Cubo faisant reflexion sur ce festin où il estoit invité & sur les troupes qui approchoient de Meaco sans ses ordres, entra plus que jamais en doute qu'il n'y eût quelque dessein formé contre luy. La dignité où il avoit élevé Mioxindono, sa confidence dont il l'avoit honoré, les graces & les bienfaits dont il l'avoit comblé, ne luy permettoient pas de croire qu'il eût l'ame assez noire, pour attenter sur la vie d'un Prince qui ne vivoit que pour luy faire du bien. D'autre part repassant par son esprit toutes les paroles & les démarches de ce traître, ce parti de plaisirs & les avis qu'on luy avoit donnez, enfin des troupes qu'il commandoit, il ne sçavoit que croire.

Quoy, disoit-il, leve-t-on des troupes sans mes ordres, & un Sujet invite-t-il les armes à la main son Prince à un festin? Pourquoy ne m'a-t-il pas fait sçavoir qu'on voyoit un corps d'armée autour de Meaco? Pourquoi ne m'en a-t-il pas dit le sujet? Qui l'a levé? qui le commande? Sans doute on en veut à ma vie? Comme ce Prince avoit un esprit penetrant, il sentit la trahison qui se brasloit contre luy & se levant sur le minuit, il monte à cheval, fort

fort de la Ville dans le dessein de se jeter dans une de ses fortresses.

Lorsqu'il fut à une demie lieuë de Meaco, il découvre sa crainte & la resolution qu'il avoit prise à quelques Seigneurs de sa suite. Ceux-cy luy representerent aussi-tost qu'il n'y avoit point d'apparence qu'on eût formé quelque dessein contre luy; Que jamais Prince n'avoit esté plus aimé, ni plus estimé de ses Sujets qu'il l'estoit; que s'il y avoit un rebelle dans son Empire, il seroit aussi-tost mis en pieces par ses soldats; Que de tous les hommes il n'y en avoit point dont il dût moins se défier que de Mioxindono, puis qu'il n'avoit reçu que des graces de sa Majesté & que le cœur humain n'estoit pas capable d'une ingratitude si monstrueuse: Qu'au reste il n'estoit pas de la sagesse & de la valeur d'un si grand Prince de s'enfuir devant un de ses Sujets sur une apprehension vaine & sans fondement; que cette retraite porteroit grand préjudice à son honneur & à son autorité; que sa seule présence suffiroit & pour intimider une armée de rebelles & pour la mettre en fuite s'il y en avoit; que son absence au contraire leur enfleroit le courage & les rendroit plus insolens; Que toute la ville de Meaco au moindre bruit prendroit les armes pour sa défense, & qu'il n'avoit point de Gardes ni de Seigneurs dans son Palais qui ne le couvrirent de leurs corps contre tous les traits de ses ennemis; Qu'il n'y avoit qu'une poignée de gens en campagne qui suivoit Mioxindono, pour rendre son festin & sa reconnaissance plus illustre; Qu'il pouvoit observer sa démarche & que s'il approchoit du Chasteau, il luy seroit facile ou de mettre le Bourgeois sous les armes, ou de s'échapper avant qu'il se rendît maître de toutes les avenues.

Le Prince persuadé par ces raisons, & craignant sur tout de marquer quelque foiblesse, rebrousse chemin & rentre doucement dans son Palais. Cependant sa fuite & son retour ne purent se faire si secrètement que Mioxindono n'en eut avis, & craignant de manquer son coup, il fit semblant le Dimanche matin d'aller à une lieuë de Meaco, à une devotion de Bonzes. Il sort donc sous ce pretexte & prenant soixante chevaux, s'en va trouver Daxandono, auquel il represente qu'il n'y avoit point de temps à perdre, que l'Empereur entroit en défiance & qu'il falloit au plûtost executer leur dessein.

Ayant pris leurs mesures, Mioxindono entre secrètement dans la Ville avec une partie de ses gens & les place sur le bord du

Tome I.

Nn

leur Religion défendu & les Peres mis à mort, comme perturbateurs du repos public. Quelque haine que leur portast Daxandono, il fut néanmoins détourné de ce dessein par celui qui tient le cœur des Grands entre ses mains, & il répondit aux Bonzes. *Je consens & ordonne que les Predicateurs étrangers soient chassés de Meaco & qu'ils soient privés de leur Eglise: mais je ne veux pas les faire mourir, pour ne pas jeter dans le desespoir les Chrétiens qui sont à mon service.*

Le bruit de cet Arrest ayant esté secrettement communiqué aux Peres, ils en informerent les Chrétiens qui s'assemblerent dans l'Eglise, & Dom Sanches qui estoit venu de Sacay après ces troubles pour les assister, s'y trouva aussi. Tous furent d'avis qu'il ne falloit pas attendre que l'Edit fût publié & que les Peres fussent chassés avec ignominie, mais que le Pere Vilela se devoit retirer à Imori avec Dom Sanches & que le Pere Froes qui n'estoit pas bien connu, devoit attendre encore quelques jours pour voir quel cours prendroient les affaires. Le Pere Vilela ne pouvoit se résoudre à partir & à quitter sa chere Eglise de Meaco, qu'il avoit fondée & conservée avec tant de peine, de sueurs & de fatigues, se doutant bien qu'il ne la reverroit jamais: mais il fallut céder aux instances prieres des Chrétiens.

Après son départ un des Gouverneurs de Meaco qui aimoit les Chrétiens tout Payen qu'il estoit, vint trouver le Pere Froez & luy dit: Que l'Edit de leur bannissement estoit dressé à la requeste des Bonzes Foquexus; qu'il s'y estoit opposé de tout son pouvoir; mais qu'il n'avoit pu rien gagner sur l'esprit de Doxandono; qu'il estoit même ratifié par le Dairi: partant qu'il luy conseilloit de se retirer avant sa publication, parce qu'après cela il n'y auroit plus de seureté pour luy dans la Ville, mais qu'on luy osteroit la vie, ou qu'on le chasseroit avec toutes les marques d'infamie qui accompagnent ce chastiment; Que pour luy il en differeroit la publication jusqu'après son départ.

Les Chrétiens ayant appris cette nouvelle, jugerent que le Pere devoit se retirer sans delay. Ils enlevèrent donc les portes, les fenestres, les nattes & les autres meubles de l'Eglise & les firent dans leurs maisons. Pour les paremens & les ornemens Sacerdotaux le Pere les fit plier pour les porter à Imori. A peine avoit-il achevé, que voicy quinze ou vingt Dames Chrétiennes de qualité qui entrent dans l'Eglise & la voyant dépourvue de la sorte, jettent des cris lamentables. Une autre qui estoit malade ayant

appris que les Peres estoient condamnés à mort, se fit porter dans l'Eglise, en disant: *Je suis Chrétienne, je veux mourir avec ceux qui m'ont donné la vie.* Elle trouva le Pere Froez qui la consola avec les autres Chrétiens, leur faisant entendre que la Foy ne s'établissoit que par les souffrances & par les persecutions; que Dieu tireroit sa gloire de tous ces maux, & qu'il les rappelleroit bien-tôt de leur exil. Il les exhorta cependant à la perseverance, & après avoir entendu leur confession & leur avoir donné sa benediction avec beaucoup de larmes de part & d'autre, il s'en alla avec le Secrétaire de Mioxindono & plusieurs Gentilshommes Chrétiens qui luy firent escorte jusqu'à Imori, où il trouva le Pere Vilela accablé de douleur & d'affliction. Aussi-tôt qu'il fut sorti de Meaco qui fut le second jour d'Aoust, de l'an 1565. l'Edit fut publié à son de trompe & affiché à tous les carrefours de la Ville.

Or quoy que les Chrétiens de Meaco eussent perdu leurs Pasteurs, ils ne perdirent pas pour cela la Foy & ne se refroidirent pas même dans leurs devotions. Ils s'assembloient toutes les semaines à la maison d'un riche Chrétien qui avoit dressé un Oratoire dans une grand' sale, où ils chantoient les loüanges de Dieu, entendoient la lecture d'un bon livre, & même le sermon que leur faisoit un Bonze, nommé Thomas, que le Pere Vilela avoit baptisé & qui estoit auparavant Supérieur d'un grand Monastere. De maniere que le loup devint Pasteur & le Maître de l'erreur, un Docteur fidelle de la verité.

C'estoit encore une merveille de voir la plupart des Chrétiens aller servir les Lepreux, prendre les Vendredis publiquement la discipline, porter le cilice, & jeûner au pain & à l'eau pendant le Carême. Ils avoient une telle passion de se mortifier, que le Pere Vilela fut obligé de moderer leur ferveur par les lettres qu'il leur écrivit de Sacay; car il avoit quitté Imori qui appartenoit à Mioxindono.

Les Peres étant dans cette grande Ville, recommencerent leurs fonctions ordinaires. Les Chrétiens venoient de toutes parts les visiter. Le Secrétaire de Mioxindono s'y transportoit chaque mois pour se confesser & communier. Il arrivoit ordinairement sur le soir & passoit une grande partie de la nuit à examiner sa conscience, à mediter la Passion de nostre Sauveur, & à affliger son corps par de rudes disciplines. Le matin ayant fait ses devotions, il remontoit à cheval avec deux ou trois

XIV.
Ce qui arriva depuis le départ des Peres.

286 HISTOIRE DE L'EGLISE
digne de ce châtiment. Vous pensez m'estre cruelle en me faisant mourir : vous le seriez davantage en me laissant vivre & si vous ne m'aviez pas accordé cette grace, je me la ferois faite à moy-même. Je laisse aux justes Dieux la vengeance d'un crime que les hommes ne scauroient punir comme il mérite, & comme vostre ingratitude n'a point d'exemple, j'espère de leur justice que vostre châtiment n'en aura point.

Elle donna ce billet à une de ses filles qui s'estoit sauvée avec elle, & voyant que les soldats l'attendoient dans une salle, elle s'adressa à son Dieu Amida & prosternée devant luy, luy dit : Vous sçavez que je suis innocente, ô Dieu que j'ay honoré toute ma vie ! Cependant je meurs avec joye, ne doutant point que cet Arrest ne vienne de vous & que la mort me donnera entrée dans le séjour des Bien-heureux, où je jouiray éternellement de la compagnie de mon cher époux. Ayant dit cela elle remercie les Bonzes du soin qu'ils avoient pris d'elle & des services qu'ils luy avoient rendus. Puis levant trois fois les mains au Ciel, elle invoqua son Idole Amida & demanda pardon de ses pechez. Le Supérieur des Bonzes l'ayant assurée qu'ils luy estoient pardonnez, elle passa dans la salle, où s'estant mise à genoux & proferant le nom d'Amida, le Bourreau luy trancha la teste. Ainsi mourut cette Princesse, qui eût esté sans doute l'appuy de la Religion Chrétienne & un miracle de vertu, si le Pere Vilela eût pû comme il esperoit avoir quelque conférence avec elle : mais Dieu qui voulut châtier le Cubo de son ancienne perfidie, enveloppa dans son malheur celle qui en estoit complice, ou du moins qui jouissoit des biens & des honneurs que l'injustice luy avoit acquis.

Il ne restoit plus de la famille de l'Empereur qu'un de ses jeunes freres, qui estoit Bonze & renfermé dans un Monastere. Comme il avoit renoncé au monde pour se consacrer au service des Dieux, ils ne le firent point mourir, mais ils se contentèrent de le tenir prisonnier. Nous verrons comme Dieu se servit de cet esclave infortuné pour tirer vengeance de ces deux rebelles. Tous les corps de ceux qui avoient esté tuez au service de l'Empereur furent brûlez, leurs maisons pillées & rasées. Il n'y eut que le corps du Cubo que les Bonzes demanderent & qui fut enterré honorablement.

Un Gentilhomme qui estoit à son service retournant d'un pèlerinage de devotion & voyant son Maître tué, son Palais brûlé & toute sa famille éteinte, s'en alla sur son tombeau, & après avoir versé des torrens de larmes & donné mille imprecations aux

DU JAPON. LIV. V.

287

auteurs de sa mort, s'ouvrit le ventre sur son tombeau, & arrosa de son sang les cendres de son Prince mort, n'ayant pû le verser pour luy pendant sa vie.

Le Cubo estant mort, le Pere Vilela & le Pere Froez crurent que c'estoit fait de leur vie : C'est pourquoy le jour de la sainte Trinité ils se retirerent dans l'Eglise pour implorer l'assistance de Dieu & pour verser leur sang au pied des Autels. Leur mort paroissoit inévitable, parce que Daxandono tuoit ou bannissoit tous ceux qui avoient esté confiderez de l'Empereur. De plus, parce qu'il estoit de la Secte des Bonzes Foquexus ennemis irreconciliables des Chrétiens. Aussi avoit-il déjà fait brûler leurs maisons & leurs villages & on estoit bien assuré qu'il ne ménageroit pas des étrangers, dont la Loy condamnoit hautement sa perfidie. Cette crainte fut augmentée par l'avis qu'un grand Seigneur Chrétien fit donner aux Peres, qu'ils eussent à se retirer en un lieu d'assurance & que ceux qui avoient fait mourir leur Prince naturel n'épargneroient pas des étrangers. Mais ce qui fit desesperer de leur salut, fut ce que leur manda le Secrétaire de Mioxindono, qui estoit un tres-bon Chrétien & tres-fidele amy des Peres : Car après leur avoir protesté que ni luy, ni les trois cens Gentilshommes Chrétiens qui estoient au service de son Maître, n'avoient rien sceu de son dessein qu'après que le coup fut fait, il les avertissoit que le bruit de la Cour estoit qu'on les alloit faire mourir & qu'il feroit tout son possible pour détourner ce coup, qui luy seroit plus sensible que s'il luy estoit fait à luy-même.

Les Peres ayant reçu ces nouvelles, assemblent les principaux Chrétiens dans l'Eglise & leur declarent l'avis qu'ils avoient reçu. Ils protesterent tous qu'ils ne les abandonneroient jamais & qu'ils estoient résolus de mourir avec eux. Ainsi chacun se disposa à la mort, se confessant le soir & communiant le jour suivant.

Sur ces entrefaites les trois cens Gentilshommes Chrétiens voyant le danger où estoient les Peres, s'assemblerent autour de l'Eglise résolus de la défendre & ceux qui estoient dedans au peril de leur vie. En effet, quelques troupes s'estant présentées pour mettre le feu à l'Eglise, ces braves se mirent aussi-tôt en défense, & le Capitaine des ennemis voyant leur resolution n'osa livrer combat.

Cependant les Bonzes Foquexus presenterent requeste à Daxandono, à ce que l'Eglise des Chrétiens fût brûlée, l'exercice de

XIII.
Les Peres
sont bannis
de Meaco.

fosse du Chateau vis-à-vis du pont-levis. Daxandono arrive en même temps avec les siens & se saisit de toutes les portes & de toutes les avenues du Palais, afin que nul ne pût évader. Le beau-pere de l'Empereur, dont nous avons parlé, entendant du bruit & voyant des troupes autour du Chateau, se presente sur le pont pour voir ce que c'estoit. Les deux rebelles luy dirent: *Tenez, Monsieur, portez ce billet au Cubo & rendez-nous réponse au plutôt.* Le Prince prend le billet, l'ouvre, & le lit, & voyant qu'ils demandoient que l'Empereur fist promptement mourir sa femme & plusieurs autres Seigneurs de la Cour qu'ils marquoient, il entre en furie, reproche à Mioxindono son ingratitude & sa trahison, fait rapport à l'Empereur de ce qui se passe & tirant son poignard se fend le ventre en sa presence & tombe mort à ses pieds.

X.
Sa mort.

Les Conjurez voyant que le Cubo estoit averti de leur dessein, sans perdre temps mettent le feu aux quatre coins du Palais pour l'obliger ou de se rendre à discretion, ou d'estre brûlé tout vif. Le pauvre Prince estoit alors avec sa mere & voyant le feu qui l'environnoit de toutes parts, prend deux cens hommes d'élite qu'il avoit auprès de luy, & le sabre à la main sort de son Palais, se jette au milieu des rebelles, abbat à droite & à gauche tout ce qu'il rencontre, & tasche de se faire passage au travers des corps morts. Lorsqu'il fut un peu avancé les rebelles l'environnerent de toutes parts & l'attaquerent à coups de sabre & à coups de flèche. Il recut d'abord un coup de flèche à la teste; puis deux coups de sabre sur le visage, & quoy qu'il fût tout en sang, cependant il combattoit comme un lion, jusqu'à ce qu'un des rebelles luy porta un coup de lance à la poitrine qui le perça & le jetta mort par terre.

Il y eut cent de ses gens tuez avec luy qui combattirent tous en desesperez: mais un Page de treize à quatorze ans se distingua dans ce combat par sa fidelité & par son courage. Cet enfant voyant son Maître mort, sans considerer sa foiblesse & son danger, se jette sur les ennemis & quoy qu'il fût couvert de sang & qu'il eût en teste des bataillons, il ne cessoit de tuer & de blesser, d'attaquer & de défendre. Sa valeur surprit les deux chefs de la revolte qui crierent qu'on luy sauvast la vie: mais luy ne voulant point survivre à son Maître & voyant qu'on le vouloit laisser pour se saisir de luy, après avoir reproché aux ennemis leur perfidie, tourne ses armes contre luy-même & se fend le ventre de plu-

sieurs playes qui luy osterent la vie.

L'Empereur estant mort, les traîtres entrent dans le Palais dont le feu en avoit déjà consumé une partie, & cherchent le reste de sa famille pour l'exterminer entierement. Sa mere avec ses filles & toutes les Dames de la Cour s'estoient retirées dans un appartement que la flâme n'avoit pas encore gagné, & ne sçavoient quelle mort choisir, ou celle du fer, ou celle du feu. Mais lorsqu'elles virent entrer les rebelles le coutelas en main, alors elles jetterent des cris lamentables & embrassant leur Amida, conjuroient ces barbares de leur sauver la vie: mais eux sans estre touchés de leur misere & sans avoir égard, ni à leur sexe, ni à leur qualité, ni à leurs larmes, ni à leurs prieres, ni au respect de leur Amida qu'elles tenoient entre leurs mains, les taillerent toutes en pieces, hormis deux petites filles qui se jetterent entre les jambes des soldats & qui furent sauvées par un Chrétien qui en eut pitié. Le reste des Officiers qui estoient dans les tours avec leurs femmes & leurs enfans, furent tous consumés par le feu.

XI.
Sa mere & ses enfans sont égarés ou blessez.

Il n'y avoit que l'Imperatrice qui s'estoit échappée, & c'estoit à elle principalement que les conjurez en vouloient. Après l'avoir bien cherchée, on la trouva trois jours après ce carnage dans un Monastere de Bonzes à demie lieuë de Meaco, où elle s'estoit sauvée. Les deux Chefs en estant avertis envoyèrent deux soldats avec ordre de luy trancher la teste. C'estoit une jeune Princesse de vingt-sept ans, que sa beauté, sa modestie, sa pieté & son courage plus que viril rendoient digne d'une Couronne. Ayant appris qu'elle estoit découverte & qu'on l'alloit faire mourir, elle écrivit un billet aux deux Chefs de la conjuration à peu près en ces termes.

XII.
Mort de l'Imperatrice.

Je meurs, traîtres ingrats, & ce qui me console, c'est que je ne vous seray point obligée de la vie, comme je le serois si vous me l'aviez conservée. Ce qui me fâche, c'est que je vous seray obligée de ma mort, qui est la plus grande grace que je puisse recevoir de deux maîtres d'ingratitude, puisqu'elle me va faire passer dans l'autre monde où je trouveray l'Empereur mon Epoux & où je chercheray s'il y eut jamais sur la terre d'hommes aussi méchants que vous. Vous avez fait mourir le meilleur de tous les Princes & le plus obligeant de tous les Maîtres, qui n'a jamais commis d'autre crime que de vous avoir aimés. Je n'ay rien à me reprocher dans ma vie que de vous avoir mis dans ses bonnes grâces: C'est pour cela que je meurs & que je me juge

de ses valets & s'en retournoit à Meaco.

La plupart des Chrétiens de Meaco & des autres Villes d'alentour venoient en foule à Sacay. Les Dames de qualité qui avoient train & équipage voulant y passer les festes de Noël, obtinrent de leurs maris de faire les dix & les douze lieues à pied pour imiter la sainte Vierge, lorsqu'elle fut de Nazareth à Bethléem. Il y avoit le même concours la semaine Sainte. La plupart passerent la nuit du Jeudy Saint dans l'Eglise, devant le saint Sacrement, s'occupant les uns à lire, les autres à prier, la plupart à mediter la Passion de JESUS-CHRIST.

Les Chrétiens de Meaco qui n'osoient, ou ne pouvoient pas aller à Sacay pendant ces saints jours, firent toutes les instances possibles auprès du Dairi pour que les Peres fussent rappelés, & employèrent même le credit de quelques Seigneurs Payens qui l'importunerent tant, qu'enfin il promit qu'il les rappelleroit, pourvu qu'ils jurassent devant Xaca & Amida qu'ils ne mangeroient point de chair humaine. Ils répondirent aussi-tôt qu'ils jureroient par le Dieu Seigneur & Createur du Ciel & de la terre, & non pas par des Idoles sans sentiment, ou par des Demons ennemis de Dieu & des hommes. Le Dairi ne voulant point accepter d'autre serment, l'affaire fut rompue & le retour empêché.

XV.
Le Pere Vilela quitte
Sacay pour
aller à
Bungo.

Quoy que le Pere Vilela soupirast incessamment après sa chere Eglise de Meaco, comme faisoient autrefois les Juifs bannis de leur pais après leur chere Jerusalem & la sainte montagne de Sion, néanmoins Dieu le dédommageoit des pertes qu'il avoit faites par de grandes & insignes conversions qui se firent à Sacay. Les plus signalées furent celles de trois Bonzes. Le premier estoit frere de la Reyne de Xamato & Superieur d'une maison de sa Secte. Le second estoit de Meaco, lequel après avoir passé plusieurs années à étudier & à enseigner la Theologie du Japon, ne trouvant rien qui contentast son esprit, quitta sa maison & son habit de Bonze & vint à Sacay avec trois cavaliers, où ayant esté instruits par un des Peres ils furent tous baptisez. Le troisième, estoit un homme sçavant en Astrologie & Docteur de la fameuse Université de Bandou d'une tres-grande reputation pour son esprit, son jugement & sa grande capacité. Celuy-cy vint avec trois Gentilshommes de Meaco qui estoient ses disciples, entendre les sermons des Peres à Sacay. Ils furent si charmez de la doctrine Chrétienne & de la Loy qu'elle enseignoit, que sans plus

plus long-temps ils demanderent instamment le Baptême qui leur fut enfin accordé.

Pendant que la terre de Sacay portoit des fruits en abondance & que les Peres, comme parle David, mangeoient avec plaisir le travail de leurs mains, le Pere de Torrez écrivit au Pere Vilela de le venir trouver, pour rétablir ensemble la sainte & florissante Eglise de Bungo & pour d'autres affaires qui concernoient le bien de la Chrétienté du Japon. Ainsi les Chrétiens de Sacay eurent la douleur de perdre un Pere qu'ils cherissoient infiniment, & le Pere de quitter ses enfans qu'il aimoit plus que sa vie. Il partit cependant aussi-tôt qu'il eut reçu les ordres de son Superieur & laissa le Pere Froez à Sacay qui n'y demeura pas long-temps, estant rappelé à Meaco comme nous verrons incontinent.

Nous avons dit que les deux traîtres qui tuèrent le Cubo, sauvèrent la vie à son jeune frere nommé Cavadono Voyacata, qui estoit Bonze & qu'ils se contenterent de le tenir prisonnier. La raison qu'ils eurent de le conserver, fut pour ôter la pensée à tous les Rois & à tous les Seigneurs du Japon qu'ils eussent tué le Cubo pour se rendre maîtres de ses Etats : Car ils firent courir le bruit que tout le monde estant las de sa domination longue & tyrannique, ils avoient crû qu'ils ne pouvoient rendre de service plus considerable à l'Etat, que de l'en delivrer ; que les Dieux ayant secondé leurs desseins, ils avoient coupé la racine à tous les troubles, ôtant la vie à ceux qui avoient opprimé le peuple & qui pouvoient encore troubler le repos public ; qu'ils avoient conservé le Frere du Cubo, qui estoit un Prince doux & Religieux pour luy remettre en main le gouvernement, & qu'ils n'estoient que ses Lieutenans qui travailloient sous ses ordres.

Ayant répandu par tout ces manifestes, le peuple crut qu'ils agissoient de bonne foy : Mais les Princes & les Seigneurs découvrirent sans peine leur politique & sentirent bien qu'ils feroient mourir leur prisonnier, lorsqu'ils auroient partagé l'Empire & affermi leur injuste domination. Cavadono en eut avis & par le moyen de ses amis trouva le moyen de se sauver de sa prison. Il n'y avoit pas loin de là une forteresse nommée *Doca*, qui appartenoit à Vatadono un des grands Capitaines du Japon & devoüé entièrement à la maison du Cubo défunt dont il estoit vassal. Cavadono s'y sauva & fut tres-bien reçu de Vatadono, qui luy promit d'employer ses biens, sa vie, ses Sujets & ses amis pour le

XVI.
Le frere du
Cubo est ré-
tabli dans
ses Etats.

292 HISTOIRE DE L'EGLISE
rétablir sur le Trône de son frere. En effet il en traita avec plusieurs Seigneurs vassaux du défunt & principalement avec Nobunanga Roy de Boari.

XVII.
Portrait de
Nobunanga.

Nobunanga dont nous parlerons deormais en plusieurs occasions, estoit un Prince d'une complexion foible, d'un corps grand, mais delicat & qui ne paroissoit pas assez robuste pour porter les fatigues de la guerre. Cependant il avoit un cœur & un esprit qui suppleoient à la foiblesse de sa complexion. Jamais homme sur la terre ne fut plus ambitieux que luy. Il estoit brave, genereux, intrepide, & il ne manquoit pas même de vertus morales, estant de son naturel porté à la justice, & ennemi de la trahison. Pour l'esprit il l'avoit excellent, vif & penetrant & il n'y avoit point d'affaires qu'il ne démêlast sans peine. Il estoit sur tout admirable dans la science militaire; c'estoit le plus habile des Capitaines à commander une armée, à attaquer des places, à tracer des ouvrages de toutes sortes & à choisir des campemens avantageux. Il n'avoit qu'une teste en son Conseil qui estoit la sienne, & s'il demandoit des avis, c'estoit plustost pour connoître le cœur de ses gens que leur esprit. Il pratiquoit exactement le conseil de ces hypocrites qui disoient autrefois; qu'il falloit regarder les autres sans se faire voir; car il estoit impenetrable aux plus rafinez politiques, & il voyoit tout le monde sans se faire voir, tant il estoit secret, couvert & dissimulé. Pour le culte des Dieux il s'en mocquoit, estant bien persuadé que les Bonzes estoient des imposteurs & pour la plupart de grands scele rats qui abusoient de la simplicité des peuples & qui cachoient des débauches énormes sous un voile specieux de Religion.

XVIII.
Il entre-
prend de
rétablir
Cavadono.

Ce Prince donc gagné par Vatadono, entreprend de remettre le frere du Cubo dans la possession de ses Etats. Il leve une puissante armée pour se rendre maître de Meaco & crée Vatadono son Lieutenant General, auquel il donna un corps de douze mille hommes, pour aller combattre les deux traîtres tandis qu'il amasseroit des troupes. Mioxindono & Daxandono avoient une armée de quinze mille hommes près de Sacay. Vatadono s'estant avancé se campa proche d'eux & on remarquoit de dessus les murailles de la Ville les escadrons & les bataillons des Chrétiens par leurs cornettes & leurs drapeaux, où il y avoit une belle croix & par les medailles d'or & d'argent qu'ils portoient sur leurs casques, où estoit gravé le saint Nom de JESUS.

XIX.
Illustration

Il arriva pendant ce temps une chose fort remarquable & qui

DU JAPON. LIV. V.

293

de la charité Chrétienne.
donna beaucoup d'éclat à la Religion Chrétienne. Comme les deux armées estoient en presence & qu'elles eurent fait trêves pour quelques jours, le Pere Froez fit avertir les Chrétiens des deux partis que ceux de Sacay alloient celebrer la feste de Noël un des jours suivans & que puisqu'il y avoit parmi eux suspension d'armes, ils pouvoient y assister. Les Fidelles ayant receu cette nouvelle, entrerent tous dans la Ville & se rendirent à l'Eglise, où ils passerent une bonne partie de la nuit à se preparer à la Confession & à la Communion. C'estoit une merveille surprenante de voir tant de Cavaliers & tant de Soldats ennemis les uns des autres & revêtus de leurs armes, manger à la même table, entendre le même sermon & se rendre autant d'honneur que s'ils eussent esté de même parti. Les Payens en furent étonnez & confessoient hautement, qu'ils ne vouloient point d'autre preuve de la sainteté de la Loy Chrétienne que celle qu'ils voyoient de leurs yeux.

Avant que de se separer, pour marque qu'ils n'estoient point divisez de cœur, quoy qu'ils le fussent de parti, ils s'assemblerent dans la maison des Peres & ils firent porter divers plats de fruits pour manger ensemble. De jeunes Seigneurs de Sacay les voulurent servir par humilité: Ce qui n'est pas une chose moins admirable que la precedente, si l'on considere jusqu'à quel point les Japonnois sont superbes & sensibles au point d'honneur. Après la collation ils prirent tous congé du Pere Froez, puis se firent beaucoup d'honnestetez de part & d'autre & se retirerent dans leurs quartiers.

Quelqu'un s'étonnera que le Pere ne les obligea pas de quitter les armes & de se retirer chez eux. Mais il faut se souvenir de ce que nous avons dit, que les Vassaux sont obligez sur peine de la vie de servir leur Seigneur quand il est en guerre, & que les deux partis combattans, comme ils vouloient faire croire, pour le bien de l'Empire & pour le rétablissement de Cavadono, que les traîtres disoient estre detenu prisonnier par Nobunanga, on ne sçavoit de quel parti estoit le bon droit, chacun pretendait l'avoir de son costé. Si les Chrétiens qui ont des procès imitoient ces gens de guerre, & ne faisoient point entrer la passion dans leurs differens, Dieu en seroit honoré, les Infidelles édifiez, & la charité qui est de si bonne intelligence avec la justice, n'en seroit point offensée.

Le temps de la trêve estant expiré, les deux armées sortent du camp & se mettent en bataille. Mioxindono commandoit l'armée
XX.
Vatadono
livre com-

O o ij

bat aux
deux trais-
tres & les
désait.

294

HISTOIRE DE L'EGLISE

le droite & Daxandono la gauche. L'un & l'autre alloit par tous les rangs, exhortant les soldats à signaler leur courage dans une journée où il s'agissoit de perdre ou de gagner un Empire. Ils leur representoient que Vatadono n'avoit qu'une poignée de gens qui n'estoient point aguerris; que Nobunanga s'estant rendu maître de Cavadono, s'en servoit comme d'un voile pour couvrir son ambition; que son dessein étoit de le faire mourir & de s'emparer de ses Etats; qu'il vouloit se faire un chemin à la Souveraineté par la mort de ceux qui pouvoient luy en fermer le passage; que c'estoit le plus ambitieux de tous les hommes & le plus cruel de tous les tyrans; qu'il n'y avoit point de quartier à esperer auprès de luy: Qu'ainsi il falloit vaincre ou mourir.

Vatadono de son costé qui estoit un grand Capitaine, mit son armée sur deux lignes & anima puissamment ses gens à venger la mort de leur maître le meilleur de tous les Princes, que deux traîtres ingrats & dénaturez avoient assassiné cruellement pour n'avoir plus de graces à leur faire, les ayant comblez de tant de faveurs, qu'il ne luy restoit plus que sa Couronne à leur donner & que c'est pour la luy enlever, que ces perfides luy avoient osté la vie. Qu'ils vouloient encore se défaire de Cavadono son frere & son unique heritier, pour partager entr'eux l'Empire du Japon; que la fortune de ce jeune Prince dépendoit de leur valeur & que s'ils gagnoient ce jour-là la bataille, il n'y avoit point de graces, ni de recompenses qu'ils ne dûssent attendre de luy, puisqu'il leur seroit redevable de sa Couronne & de sa vie.

Vatadono voyant ses gens fort animez & resolu de bien faire, marche droit à l'ennemi, qui de son costé luy vint à la rencontre. Le choc d'abord fut rude & sanglant & on fut quelque temps en doute de quel costé pancheroit la victoire: Car les deux assassins voyant que leur vie & leur fortune dépendoient de cette journée, payoient de leur personne & faisoient l'office de Capitaine & de soldat. Vatadono de son costé donnoit ordre à tout, se trouvoit par tout: & quoy que son armée fût moindre en nombre que celle des ennemis, elle la surpassoit néanmoins en courage & en valeur.

Après que la victoire eut balancé quelque temps, Vatadono voyant que l'aile droite commandée par Mioxindono estoit la plus forte & que ses gens commençoient à plier de ce costé-là, vint fondre sur luy avec un corps de reserve d'une telle furie, qu'il rompit la cavalerie & la renversa sur l'infanterie, laquelle

DU JAPON. LIV. V.

295

estant en desordre on ne songea plus qu'à se sauver.

Les deux Chefs voyant leur armée en deroute, suivent les fuyards l'épée à la main, & les obligent de faire front. La cavalerie aussi s'estant ralliée, retourne à la charge. Ainsi on livre un second combat. La honte d'avoir tourné le dos & le desir de reparer son honneur, estoit un éguillon qui piquoit les rebelles. Les autres au contraire enflés de leur premier avantage, les regardoient comme des ennemis vaincus. En effet, après avoir tenu ferme quelque temps, ils lâcherent le pied & l'avant-garde se renversant sur l'arriere garde mit tout en confusion. Ce ne fut plus alors que tuërie & que carnage, & comme Vatadono en vouloit aux Chefs, il les mena battant & les chargea en queue. Mais ceux-cy ayant mis la bride sur le col de leurs chevaux, se sauverent dans les bois & de là dans leurs forteresses.

La plupart de leurs troupes demanda quartier & passa dans celle de Vatadono, les autres furent mis au fil de l'épée. Il n'y eut que trois Chrétiens qui furent tuez dans ces deux combats: Car quoy qu'ils fissent tres-bien leur devoir, cependant ils s'épargnoient les uns les autres & ne s'attachoient qu'aux Payens.

Nobunanga ayant appris la défaite des rebelles, se mit en campagne à la teste d'une armée de cinquante mille hommes & marche droit vers Meaco, pour mettre, disoit-il, Cavadono en possession de l'Empire. Sa reputation, ses forces, sa diligence & le sujet de sa marche luy ouvrirent sans peine les portes de la Ville & il fut reçu avec joye de tous les habitans, qui avoient en execration les rebelles. Comme le Palais avoit esté brûlé, il logea Cavadono dans le principal Monastere des Bonzes & son armée dans leurs autres maisons, & quelques remontrances qu'ils luy pussent faire, qu'ils estoient exempts de logement de soldats, il n'eut point égard à leurs privileges. Il fit même abattre quantité de leurs Monasteres pour rendre le Palais plus grand & plus spacieux.

Il en dressa luy-même le plan, & il y faisoit travailler jusqu'à vingt mille ouvriers non seulement artizans, mais encore les plus qualifiez habitans de Meaco, & pour faire avancer le bastiment, il se trouvoit ordinairement au milieu des Maçons & des manœuvres couvert d'une peau de tigre, & tenant son épée nue à la main. Tout le monde trembloit en sa presence; principale-

XXI.
Nobunanga se rend
maître de
Meaco &
rebastit le
Palais.

ment depuis qu'ayant apperceu de loin un soldat qui levoit le voile d'une femme pour la regarder au visage, il alla droit à luy & sans autre forme de procès luy coupa la teste.

XXII.

Il fait abatre les Idoles des Temples & enleve leurs plus beaux ornemens.

Il fit une autre action pendant qu'il bastissoit ce Palais, qui pensa faire enragier les Bonzes : car ne trouvant point de pierres assez belles dans Meaco pour les jambages, les linteaux & les façades des portes, ni pour les manteaux de cheminées & pour les escaliers, il ordonna que toutes les Idoles de la Ville & des environs, qui estoient faites des plus belles & des plus grandes pierres qui fussent au Japon, luy fussent amenées, & parce qu'on ne pouvoit pas sans peine & sans grands frais les transporter par charroy, il les fit traîner avec des cordes par les rues de Meaco jusqu'au Chasteau, où elles furent taillées & mises en œuvre sans qu'aucun des Bonzes ni des habitans osast rien dire, tant il estoit redouté.

Mais ce qu'il fit ensuite ne fut pas moins hardy. Comme il pretendoit se bastir un Palais & qu'il avoit déjà dessein de s'emparer de l'Empire, il n'épargnoit rien pour l'achever au plûtoft; tout le corps du bastiment estoit fait, il n'y avoit que le lambris & la menuiserie qui manquoit. Et parce qu'il eût fallu trop de temps pour y travailler, il fit enlever celle des deux plus fameux Temples du Japon, dont l'un estoit à Meaco & l'autre à Nara, qui estoit un ouvrage incomparable, & il la fit mettre dans le Palais.

Les Bonzes en ayant eû avis, s'assemblerent jusqu'à quinze cens pour delibérer sur cette affaire. Ils ne trouverent point de meilleur moyen pour détourner ce coup fatal, que d'employer le Dairi. Ils le prierent donc d'aller trouver Nobunanga & de luy offrir de leur part telle somme d'argent qu'il desireroit, pourvu qu'il n'enlevast point les précieux ornemens de leurs Temples : Mais sans avoir égard à leur requeste & à leurs offres, il commanda que ses ordres fussent exécutez sans delay. Ainsi les Bonzes qui avoient obtenu que les Peres Jesuites fussent chassés de Meaco & que leur Eglise fût pillée, par un juste jugement de Dieu subirent la même peine : car ils virent leurs Idoles traînées honteusement par les rues & leurs riches lambris enlevez pour servir d'ornemens à une maison profane.

XXIII.

Vatadono travaille à rétablir le P. Froez à Meaco.

Pendant ce temps Vatadono arriva avec son armée victorieuse à Meaco & Nobunanga le receut avec toutes les marques d'estime & de reconnoissance que meritoient ses services. Il avoit

un jeune frere nommé Darie qui fut depuis Pere du Seigneur Justo Ucondono, dont il sera fort parlé dans cette Histoire. Nous avons dit que ce Darie ayant entendu prescher à Meaco le Pere Vilela, demanda le Baptême & fut depuis un des plus fervens & des plus fideles Chrétiens du Japon. S'estant trouvé un jour avec son frere Vatadono, il l'entretint de la sainteté de la Loy Chrétienne & de la fausseté de celle des Bonzes, ce qui luy donna envie de voir le Pere Vilela. Darie le mena chez luy & le Pere le receut avec tant de douceur & d'honnesteté, que Vatadono en fut charmé.

Comme il desiroit d'entendre parler de Dieu, le Pere luy fit un discours de la création du monde, de l'unité d'un premier estre, d'une Providence qui gouvernoit l'Univers, de la recompense des justes & de la peine éternelle des méchans. Vatadono qui estoit un homme de bon sens, fut étonné d'entendre ces grandes veritez, qui furent tellement à son goust, qu'il estoit dans l'impatience d'entendre les autres : Cependant il ne put avoir pour lors cette satisfaction, parce qu'il estoit obligé de partir en diligence pour aller au Royaume de Boari : mais il écrivit à son frere qu'il priaist le Pere de luy envoyer un Predicateur. Quelque desir que Vilela eût de le contenter, il ne put luy envoyer que le Frere Damien long-temps après la mort du Cubo : encore ne put-il luy parler, parce qu'il estoit au Conseil avec Nobunanga & le nouveau Cubo, où l'on traitoit de son rétablissement.

Après avoir défait les rebelles devant Sacay, il eut dans la même Ville quelques conferences avec le Pere Louis Froez & depuis estant venu à Meaco, son frere luy representa l'injure qu'on avoit faite aux Peres de les bannir de Meaco, ayant eû permission de l'ancien Cubo de s'y établir & d'y prescher la Loy de Dieu. Ensuite il le pria d'obtenir de Nobunanga & du nouveau Cubo qu'ils fussent rappelés : Car ce sont, disoit Darie, des gens de bien, qui ne font mal à personne & qui ne s'employent qu'au salut des ames. Je les considere & je les honore comme mon propre pere puisqu'ils m'ont donné la vie, & vous ne sçauriez m'obliger davantage que de les prendre sous vostre protection. Vatadono luy promit de faire ce qu'il desiroit, & quelques jours après il accomplit sa promesse ; car se trouvant chez le nouveau Cubo où estoit Nobunanga & tous deux parlant de la victoire qu'il avoit obtenue des rebelles, Vatadono se défendit modestement des loüanges qu'on

luy donnoit, puis leur dit à tous deux que s'il leur avoit rendu quelque service, il s'en tiendroit bien recompensé, pourvu qu'on rappellast à Meaco les Predicateurs Chrétiens, qui en avoient esté chassés avec tant d'indignité & d'injustice par le Dairi & par Datadono.

Un Conseiller d'Etat du Dairi qui luy avoit fait signer l'Arrest de bannissement s'estant trouvé là par rencontre, dit tout haut qu'il se falloit bien donner de garde de les rappeler; que c'étoient des brouillons qui mettoient le trouble & la dissension par tout. Nobunanga regardant ce Cunie & luy faisant un geste de mépris, luy dit d'un ton fier & imperieux : *Vous estes, à ce que je vois, un homme de grand sens & de grand cœur, puisque vous croyez qu'un seul homme puisse renverser la ville de Meaco.* Alors se tournant du costé de Vatadono, il luy dit d'un visage riant : *Je trouve bon que vous rappelliez ce Predicateur Chrétien & que l'Eglise qu'il a fait bastir luy soit rendue.* Le Cubo, quoy qu'autrefois Bonze, luy dit la même chose, pour reconnoître les obligations qu'il luy avoit & pour ne pas choquer Nobunanga dans un temps où il estoit comme sous sa tutelle.

Vatadono ayant obtenu l'agrément de ces deux Chefs, voulut avoir aussi celui du Dairi. Il prie donc les Cunies qui sont les gens de son Conseil de luy en parler : mais ils s'en excusèrent tous, disant que c'estoient des gens qui preschoient la loy du Diable & qui vivoient de chair humaine. Vatadono irrité de cette réponse leur dit en colere, qu'il feroit venir le Pere Froez à Meaco malgré eux & le Dairi, puisque le Cubo & Nobunanga l'ordonnoient ainsi. Les Cunies apprehendant qu'un homme d'un si grand credit ne leur rendît quelque mauvais office, promirent de faire ce qu'il desiroit.

Aussi-tost Vatadono écrit au Pere Froez à Sacay, qu'il eût à se rendre en toute diligence à Meaco. Ces dépêches luy furent rendues le 26. de May 1568. dans la quinzaine de Pasques. Ayant donc confessé & communiqué promptement les Chrétiens de Sacay, il vint à Meaco le Lundy de la semaine Sainte & fut visité de tous les Chrétiens avec une joye qui ne se peut exprimer. Incontinent qu'il fut arrivé il alla saluer Vatadono, lequel luy conseilla de visiter au plûtost Nobunanga, tant pour le remercier de son rétablissement, que parce qu'il avoit demandé souvent si le Predicateur de Sacay estoit venu.

XXIV.
Le P. Froez

Le Pere ne manqua pas de luy aller rendre ses respects & ses actions

actions de graces, accompagné de quelques Chrétiens : mais il ne put avoir audience ce jour-là, parce que Nobunanga entendoit un concert de musique. Il alla chez le Cubo & on luy dit qu'il estoit malade. Nobunanga declara depuis à Vatadono, que la cause pourquoy il ne luy avoit pas donné audience, c'est qu'il vouloit penser à loisir quel accueil il feroit à un étranger, qui venoit de si loin pour travailler au salut des Japonnois.

Cependant les Bonzes firent courir le bruit, que le Cubo & Nobunanga n'avoient pas voulu voir le Pere & qu'ils n'étoient pas contents de son retour. Ce qui donna du chagrin à Vatadono & croyant qu'il estoit de son honneur de luy procurer une audience, puisqu'il estoit venu de Sacay sur sa parole, il prend la commodité de Nobunanga & pour faire plus d'honneur au Pere, il fut avec trente chevaux à son logis pour le conduire au Palais & l'accompagna luy-même toujours à pied. Ils rencontrèrent Nobunanga sur le pont-levis par où passoient tous les ouvriers qui travailloient au nouveau Palais. Le Pere après une profonde reverence luy fit son compliment, le remercia de ses bontez & le supplia de le prendre sous sa protection.

Nobunanga le receut fort humainement & le pria même de se couvrir, parce que le Soleil estoit fort ardent. Après les civilités ordinaires du Japon, il luy demanda son âge; combien de temps il avoit employé aux études; depuis quel temps il estoit au Japon; s'il reverroit quelque jour son pais & autres questions semblables : Mais sur tout il voulut sçavoir ce que feroient les Peres, si les Japonnois n'embrassoient pas leur Loy & s'ils s'en retourneroient aux Indes ou en Europe : Le Pere luy répondit que tant que sa Majesté auroit la bonté de les souffrir, ils ne quitteroient jamais le Japon, bien qu'il n'y eût qu'un Chrétien à instruire & à assister.

Il luy demanda encore d'où vient que les Chrétiens n'avoient pas autant d'Eglises dans le Japon que les Bonzes avoient de Pagodes. Le Pere luy répondit que cela venoit de la persecution des mêmes Bonzes qui leur faisoient toute sorte d'outrages, parce qu'ils preschoient la Loy du vray Dieu, & qu'ils dévoient leurs impostures. Alors Nobunanga se déchaîna contre eux & en dit mille maux comme de gens qui ne travailloient qu'à amasser du bien & qui menoient une vie dissolue.

Tome I.

Pp